

## Le camp

*Michèle Juan I Cortada*

**L**e marécage est infini, boueux et froid. La neige est sale.  
Hérissée d'arêtes glacées. Les nuages bas, fuient.  
Ailleurs.

Ailleurs ! (Où l'aube est blonde, le crépuscule roux, ta chair  
chaude).

L'air est puant. Les hurlements s'entrechoquent. Les chiens  
aboient. La cravache est cinglante. À genoux, je reçois les coups  
qui écartèlent mon corps.

Je me redresse et lève les yeux. Le regard de celui qui frap-  
pe, violet, vénéneux, est semblable au colchique.

- Couche-toi, crie-t-il.

Je me dépêche.

La badine acérée, incise ma chair. La transperce.

Un homme, un autre, rit, en me bottant les fesses.

J'entends et comprends ce qu'ils disent. Leurs coups me  
sont insensibles. Leurs paroles assassines.

Mille regards immobiles passent à côté. À petits pas, des  
hommes en sabot défilent.

Et ne me voient pas.

Un, deux, trois hommes tombent morts. Ils sont enjambés.

- Lève-toi, me dit celui qui me lacère chaque jour.

Je rejoins la file et je vais de l'avant. Je laisse des traces

rouges dans la neige noircie par la boue. Je bois la neige qui tombe. Je suis en sabots. Sans autre accoutrement.

Pas loin, les fumées des corps brûlés, se répandent, irrespirables.

Des âmes qui se sont envolées de cheminées interminablement hautes, rasant le camp avant de disparaître.

L'homme à la cravache, au chien qui aboie, au regard colchique, remonte la colonne des hommes nus, qui vont à l'Appellplatz. Jusqu'à moi.

Il dit :

- Reviens, toi. Traduis ces poèmes de Verlaine. Alors, je ne te battrais plus.

- Je ne sais ni lire ni écrire, dis je.

Il demeura interdit. Une larme roulait sur sa joue brûlante. Je fermais les yeux.

